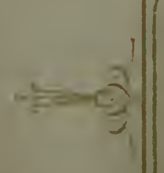


Chapman, William
A propos de la guerre hispano-américaine.

W. CHAPMAN

A propos de la Guerre Hispano-Americaine



Quebec
Leger Brousseau
Editeur
1898



A PROPOS

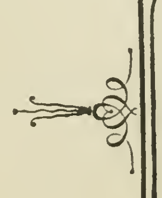
DE LA

GUERRE HISPANO-AMERICAINE



W. CHAPMAN

A propos de la Guerre Hispano-Americaine



Quebec
Leger Brousseau
Editeur
1898



PRÉLUDE

Bien que la presse canadienne semble avoir, durant la guerre actuelle, plus de sympathie pour les Américains que pour les Espagnols, je suis parfaitement certain que les pages qu'on va lire sont les fidèles interprètes des sentiments qui animent mes compatriotes envers les descendants du Cid. Oui, elles sont le reflet—bien pâle, il est vrai—de l'opinion publique dans la province de Québec relativement à l'invasion de Cuba, et j'ose affirmer que sur mille Canadiens-français il n'y en a peut-être pas vingt qui se réjouissent des succès militaires des Yankees. Et comment le contraire pourrait-il arriver ? Les Espagnols sont, pour ainsi dire, nos frères, ils sentent, comme nous, couler dans leurs veines le sang inaltérable de la race latine, leur langue ressemble à

la nôtre comme le paros ressemble au carrare, et leur foi catholique est l'étoile qui guide la barque portant nos destinées religieuses et nationales, et qui fit accomplir à la vieille Gaule et à l'antique Ibérie les faits les plus admirables dont l'humanité s'honore et devra s'honorer à jamais.

Non, nous ne sympathisons pas aujourd'hui avec les Américains. Non, nous ne nous réjouissons pas de leurs victoires. Bien au contraire ; leurs triomphes nous affligent profondément, et, tandis que les Saxons y applaudissent de tout cœur, nous nous surprenons à mépriser nos voisins avec tout le dédain indigné dont sont capables les seuls peuples latins. Nous méprisons les Yankees d'avoir déclaré sans raison la guerre à l'Espagne. Cette guerre est ignominieuse, et ce qui nous la fait trouver plus criminelle encore, c'est la déclaration hypocrite des Américains qui prétendent ne vouloir répandre le sang que pour servir l'humanité. Ah ! nous connaissons l'amour des enfants de l'oncle Sam pour l'humanité ; nous savons comment ils ont traité et comment ils traitent encore la race noire sous le drapeau semé d'étoiles ; nous avons encore devant les yeux l'exemple abominable qu'ils ont donné au monde civilisé en souffrant dans l'Utah la polygamie, en laissant Brigham Young abaisser des milliers de chrétiens policés au niveau de véritables bêtes humaines perdues dans les ténèbres de l'ignorance et de la perversité.

L'amour des Américains pour l'humanité ! Il n'y a pas un homme qui ignore qu'aux Etats-Unis le premier venu peut divorcer en se soumettant à une formalité aussi courte qu'anodine. L'amour des Américains pour l'humanité ! Tout le monde sait que les trois quarts des Jingos limitent chez eux le nombre des naissances de la manière qui leur plaît le mieux.

Je le répète, nous avons en ce moment du mépris pour les Américains. Nous les méprisons, parce que, à part l'iniquité de leur intervention armée à Cuba, où ils n'avaient absolument rien à voir, leurs récentes victoires rouvrent chez nous des plaies toujours saignantes, parce qu'elles nous rappellent le triomphe des Teutons sur notre vieille mère patrie écrasée par le nombre en 1870, parce qu'elles nous font songer qu'au moment où le France râlait sous le genou de ses vainqueurs, les Etats-Unis, oubliant qu'ils lui devaient leur indépendance, la firent outrager par le président Grant dans un message où celui-ci avait versé tout le fiel que peut épancher un peuple nourissant la plus noire des ingratitudes.

A propos du message injurieux de Grant, voici quelques vers de Victor Hugo, qui ont bien leur place ici :

Toi dont le gibet jette au monde qui commence,
Comme au monde qui va finir, une ombre immense,
John Brown,..
Spectre, défais le nœud de ton cou, viens, ô juste,

Viens, et fouette cet homme avec ta corde auguste !
C'est grâce à lui qu'un jour l'Histoire en deuil dira :
—La France secourut l'Amérique, et tira
L'épée, et prodigua tout pour sa délivrance,
Et, peuples, l'Amérique a poignardé la France !—

Albert Delpit n'a pas flagellé avec moins de vigueur et d'indignation le peuple américain applaudissant à l'écrasement de la France :

Nous oublions trop vite. Un peuple triomphant
Nous devait tout : c'était à moitié notre enfant.
....
Eh bien ! ce peuple fort, riche, heureux et puissant,
Aurait pu, dédaigneux de sa dette de sang,
A la France vaincue et roulant de son trône
Envoyer sa pitié, du moins, comme une aumône !
Car nous ne demandions ni troupes ni vaisseaux.
Le Yankee aurait pu, sans rompre les faisceaux
De ses fusils, aider la France moribonde,
Avec un mot jeté de l'autre bout du monde.
C'était trop, paraît-il. Le Yankee a fait mieux,
Et de l'immensité des vagues et des cieux,
Nous vîmes, un matin, échouer au rivage
L'ignominieux cri de sa haine sauvage.

Non, l'aigle américain n'a pas aujourd'hui notre sympathie, encore moins notre amour. Notre amour ! nous le donnons à l'Espagne. Nous l'aimons, parce qu'elle a sucé l'héroisme et la passion du beau et de la liberté à la mamelle qui versa son lait pur et fécond aux lèvres de la vieille France ; nous l'aimons comme nous aimons la sœur de notre mère ; nous la vénérons pour sa beauté et pour sa grandeur.

La beauté de l'Espagne est merveilleuse, et nul pays ne possède un ciel plus serein, un sol plus verdoyant, des ondes plus limpides, des montagnes plus altières, des monuments plus fastueux, des femmes plus séduisantes.

L'Espagne a toujours exercé un charme fascinateur sur l'esprit des écrivains, et Corneille, Byron, Hugo, Musset, Gautier, Longfellow et Taine y ont puisé des inspirations vraiment dignes de ses plages enchanteresses. Non, aucune contrée n'est captivante comme l'Espagne avec ses légendes, ses romanceros, ses sérénades, ses patios, ses alcazars, ses escurials et ses alhambras, que la Poésie semble avoir dorés des rayons de ses ailes éblouissantes.

La grandeur de la vieille Hispanie est incomparable aussi. Ses soldats dominent les guerriers de la plupart des autres peuples comme le Pic du Midi est au-dessus des monts qui l'environnent, et voici ce qu'un grand poète a écrit à propos du Cid, qu'il compare au sommet le plus élevé des Espagnes :

Quand le voyageur sort d'Oyarzun, il s'étonne,
Il regarde, il ne voit, sous le ciel noir qui tonne,
Que le mont d'Oyarzun, médiocre et pelé.
—Mais ce Pic du Midi, dont on m'avait parlé,
Où donc est-il ? Ce Pic, le plus haut des Espagnes,
N'existe point. S'il m'est caché par ces montagnes,
Il n'est pas grand. Un peu d'ombre l'anéantit.—
Cela dit, il s'en va, point fâché, lui petit,
Que ce mont qu'on disait si haut ne soit qu'un rêve.
Il marche, la nuit vient, puis l'aurore se lève.
Le voyageur repart, son bâton à la main,
Et songe, et va disant tout le long du chemin :
—Bah ! s'il existe un Pic du Midi, que je meure !
La montagne Oyarzun est belle, à la bonne heure !—
Laissant derrière lui hameaux, clochers et tours,
Villes et bois, il marche un jour, deux jours, trois jours.
—Le genre humain dirait trois siècles :—il s'enfonce
Dans la lande, à travers la bruyère et la ronce.
Enfin, par hasard, las, inattentif, distrait,
Il se tourne, et voici qu'à ses yeux reparaît
La plaine dont il sort et qu'il a traversée,
L'église et la forêt, le puits et le gazon.
Soudain, presque tremblant, là-bas, sur l'horizon,

Que le soir teint de pourpre et le matin d'opale,
Dans un éloignement mystérieux et pâle,
Au delà de la ville et du fleuve, au-dessus
D'un tas de petits monts sous la brume aperçus,
Où se perd Oyarzun avec sa butte informe,
Il voit dans la nuée une figure énorme ;
Un mont blême et terrible emplit le fond des cieux ;
Un pignon de l'abîme, un bloc prodigieux
Se dresse, aux lieux profonds mêlant les lieux sublimes ;
Sombre apparition de gouffres et de cimes,
Il est là ; le regard croit, sous son porche obscur,
Voir le nœud monstrueux de l'ombre et de l'azur,
Et son faîte est un toit sans brouillard et sans voile
Où ne peut se poser d'autre oiseau que l'étoile ;
C'est le Pic du Midi.
L'Histoire voit le Cid.

Ce que le grand poète dit du Cid, on peut le dire d'une foule de héros espagnols, qui dominent les fronts les plus altiers, et, quand on compare ce que les Américains appellent leurs grands hommes avec les gloires nationales de la vieille Hispanie, l'on ne peut réprimer chez soi un sourire de pitié.

Aussi, l'Espagne a mis dans ses annales artistiques et guer-

rières des noms qui verseront éternellement sur le monde un éclat incomparable. Elle a eu les plus grands poètes, les plus grands musiciens, les plus grands peintres, les plus grands architectes, les plus grands guerriers, les plus grands découvreurs, et Cervantes, Caldéron, Velasquez, Zurbaran, Murillo, Ribéra, Goya, Herrera, Ruy Diaz de Bivar, Pélage, Colomb, Cortez et Pizarre sont dans la forêt des hommes des cimes qu'aucun arbre n'a jamais surpassés en hauteur et en fécondité.

Les Espagnols sont véritablement un peuple de héros, et rien ne peut être comparé à la noble fierté qui rayonne à leur front. Parlant de cette fierté, un grand écrivain italien, Edmundo de Amicis, a dit :

Il ne peut y avoir eu au monde un peuple plus fier de son histoire que le peuple espagnol. C'est incroyable : le gamin qui cire vos chaussures, le portefaix qui se charge de votre valise, le mendiant qui vous demande l'aumône, lèvent la tête et ont des éclairs dans les yeux aux noms de Charles-Quint, de Philippe II, de Fernand Cortez, de Don Juan d'Autriche, comme si c'étaient des héros de leurs temps et qu'il les eussent vus la veille entrer en triomphe dans la ville. On prononce, à Madrid, le mot *Espana* du même ton dont les Romains devaient prononcer *Roma* aux temps les plus glorieux de la République.

Et le même écrivain, après avoir apprécié les grands génies artistiques de l'Espagne, a écrit :

C'est un concours de miracles d'art, au milieu duquel votre âme vacille comme une flamme agitée par mille souffles, et votre cœur se gonfle d'orgueil pour la puissance du génie humain.

Le peuple espagnol n'a nullement dégénéré ; ce qu'il était il y a trois cents ans, il l'est encore, et la civilisation de nos

jours, avec ses agiotages et ses raffinements de toute sorte, ne l'a énervé en aucune façon. Il est toujours robuste, toujours vaillant, toujours chevaleresque. Passionné pour les choses qui l'emportent vers l'idéal, il a gardé ses traditions et ses croyances avec une fermeté dont l'Histoire n'a jamais donné un plus imposant exemple.

Les descendants du Cid n'ont absolument rien perdu de leur valeur guerrière, et le spectacle qu'ils donnent au monde d'un peuple de quinze millions luttant contre une nation qui en compte soixante et dix frappe même leurs adversaires d'une admiration sans bornes. Malheureusement, les Espagnols, comptant trop sur leur bravoure, ont négligé de se renseigner sur les *perfectionnements* que la science des massacreurs d'hommes a apportés récemment chez les autres grandes puissances. La résultante de cette négligence sera indubitablement la victoire des champions du matérialisme américain ; mais la défaite des Espagnols n'amoindrira aucunemet le prestige dont ils ont toujours joui comme guerriers, et elle laissera à l'horizon du siècle expirant des rayons dont rien ne pourra ternir le fulgurant éclat.

En attendant que la douce voix de la paix remplace les bruits terrifiants de la guerre, nous formons les vœux les plus ardents pour la noble sœur de la France, et nous faisons retentir, sur les bords du Saint-Laurent, ce cri, où vibre tout notre cœur : Viva Espana !

Québec, juin 1898.

A SA MAJESTÉ

MARIE-CHRISTINE

Reine Régente d'Espagne.



A SA MAJESTÉ

MARIE-CHRISTINE

Reine Régente d'Espagne

Vous avez pris des mains d'un auguste mourant
—Qui vous avait choisie, un jour, pour sa compagne
Et qui de ses sujets fut le doux conquérant—
Le sceptre altier sous qui bat le cœur de l'Espagne.

Vous l'avez recueilli pour votre jeune enfant.
C'était un legs bien lourd, ô grande et noble veuve !
Aussi, devant la croix avez-vous bien souvent
Déposé ce fardeau, subi comme une épreuve.

Bien souvent, à genoux au pied du crucifix,
Dans votre Escurial que la gloire environne,
Vous demandiez au roi des rois que votre fils
Fût digne de porter le sceptre et la couronne.

Et pour lui vous faisiez maint rêve ambitieux ;
Vous le voyiez bientôt régner seul sur l'Empire,
Entouré du rayon qui ceint le front des dieux,
Et partout acclamé par un peuple en délire.

Mais, tandis que, les yeux fixés sur l'enfant-roi,
Vous caressiez, un jour, quelque rose chimère,
O reine, vous avez soudain frémi d'effroi,
Senti l'angoisse entrer dans votre cœur de mère.

A travers l'Océan une brise venait
De vous jeter des bruits dont l'écho nous désole :
Le vautour de la guerre à ce moment planait
Sur un coin isolé de la terre espagnole.

Vous avez tressailli d'un douloureux émoi,
Mais votre front n'a pas fléchi sous la couronne ;
Et, l'âme retrempée aux ondes de la foi,
Vous êtes demeurée aussi ferme que bonne.

En face des Cortès, humble et fière à la fois,
Demandant au pays un nouveau sacrifice,
Vous avez fait parler bien haut par votre voix
La vérité, le droit, l'honneur et la justice !

A votre appel, les fils du Cid Campéador,
Qui fauchait de son fer les Maures comme une herbe,
Se sont groupés autour de la bannière d'or
Qui fit sous tous les cieux flotter son pli superbe.

Et ces vaillants déjà versent à flots leur sang
Pour défendre l'honneur de la vieille Ibérie,
Pour conserver intact le sol éblouissant
Dont l'immortel Colomb a doté leur patrie.

Et quel envahisseur combat ces cœurs d'acier ?
Un peuple adolescent, qui partout se déploie,
Un vautour qui se dit un aigle,—un carnassier
Qu'on voit depuis longtemps en quête d'une proie.

Les hommes contre qui l'Espagne doit lutter
Sont tout-puissants par l'or dont leur Trésor s'encombre,
D'autant plus dangereux et plus à redouter
Qu'à l'exemple des loups ils n'attaquent qu'en nombre.

Le dieu Dollar, voilà le dieu qu'ils vont prier,
Et des sacs tout gonflés d'écus sont leurs oracles.
Tous les jours dans le temple ils vont s'agenouiller,
Et l'idole accomplit tous les jours des miracles.

Ils rêvent d'égaler les vieux peuples guerriers.
Des choses de l'esprit ils méprisent l'étude,
Et cultivent le dol en guise des lauriers.
Mais rien ne croît chez eux comme l'ingratitude.

Des plus grands bienfaiteurs perdant le souvenir,
Ils ont vite oublié dans leur âme distraite
Qu'ils devaient à jamais proclamer et bénir
Le nom de Rochambeau, le nom de La Fayette.

Et quand la France, en proie aux Teutons triomphants,
Les yeux rougis de pleurs, voyait sombrer son astre,
Ils crachèrent l'outrage à ses nobles enfants,
Et battirent des mains devant un tel désastre.

Désirant, jurent-ils, servir l'humanité,
Contre des assiégés sans reproche et sans crainte
Ils arment des bandits, et cette lâcheté
Est faite, hélas ! au nom de la liberté sainte.

Et jadis, pour avoir une plus large part
De cette liberté qui leur était si chère,
Attaquant Albion, ces vainqueurs du hasard
Déchirèrent le sein pantelant de leur mère.

Et leurs boulets maudits meurtrissent le doux sol
D'une île sans rivale, à la plage fleurie,
Où reposent les os de ce grand Espagnol
Qui devait leur donner un monde pour patrie.

Et puis, ne reculant devant aucune horreur,
Peut-être oseront-ils raser le mausolée
Sous lequel dort en paix l'immortel découvreur
Des bords où flotte au vent la bannière étoilée.

Oh ! quelle différence entre ces assaillants
Et les vrais Espagnols défendant leur bannière!
Ceux-ci, toujours loyaux, généreux et vaillants,
Sont l'incarnation de la gloire guerrière !

Leur œil est quelquefois hautain, jamais moqueur ;
D'une fierté sans nom leur âme est toute pleine ;
La brise Liberté leur souffle dans le cœur,
Comme le vent de mai dans les fleurs de la plaine.

Grandis sous un soleil toujours resplendissant,
Ils sont les fils des monts, avoisinant les nues,
Où César a laissé pour toujours, en passant,
L'ombre des plis sanglants de ses aigles vaincues.

Ils sont les descendants de ces conquistadors
Qui, le cœur débordant d'une ardeur inouïe,
Assoiffés d'inconnu, cherchant de nouveaux bords,
Léguaient des continents à leur reine éblouie !

Leurs pères guerroyaient sous les drapeaux du Cid,
Et Vergara, Givrez, Mondragon-les-Tours-Noires,
Salinas, Zamora, Tortose, Almonacid,
Entre mille succès, rappellent leurs victoires !

Sept cents ans on les vit combattte sans repos
Des Maures triomphants les hordes forcenées ;
Aucun malheur ne put abattre ces héros,
Sereins, altiers et forts comme les Pyrénées !

Pour l'Eglise ils ont fait des travaux immortels,
Et sur ce même sol que le canon laboure
Souvent ils ont versé leur sang pour les autels,
Leur foi n'étant pas moins grande que leur bravoure !

Fougueux dans les combats, calmes dans les revers,
Nul ne les vit trembler, et César, Charlemagne,
Ces guerriers devant qui frissonnait l'univers,
Durent demander grâce aux soldats de l'Espagne.

Ils aimaient leur pays d'un amour effréné.
Nul n'a conquis leurs monts dressant au ciel leurs cimes ;
Et le grand Bonaparte, invincible obstiné,
Vainement terrassa ces insensés sublimes.

Au sein de la mêlée ils rugissaient parfois,
Et, comme les lions, ils avaient des repaires.
Aujourd'hui l'on entend encor tonner leur voix,
Car dans les fils toujours ont survécu les pères.

Oui, les guerriers anciens vivent dans les nouveaux,
Qui sentent qu'un sang pur a gonflé leur artère ;
Et tenter d'asservir ce peuple de héros,
Ce serait essayer de dompter le tonnerre.

Et, quel que soit le sort qui plane sur le front
Des braves défendant aujourd'hui leur domaine,
Les fils de Ruy Diaz toujours apparaîtront
Plus nobles et plus grands que les vengeurs du *Maine.*

Mais à quoi bon vouloir comparer ces soldats
Avec les combattants que l'Amérique enfante ?
A quoi bon rappeler leurs glorieux combats ?
L'Amérique a Bull Run, et l'Espagne, Lépante.

Et quand même l'argent remplacerait l'honneur,
Que les lourds millions tiendraient lieu de génie,
Que le nombre serait tôt ou tard le vainqueur,
L'Hispanie à jamais restera l'Hispanie !

Non, rien n'abaissera l'étendard espagnol,
Qui bien souvent sortit plus brillant d'un naufrage,
Et qui sur le ciel semble au poète un long vol
De dévoûment, de foi, d'audace et de courage !

Et puis, ceux qui comptaient qu'en ravissant Cuba
Ils allaient ajouter—illusion étrange—
Une étoile au drapeau sous qui Lincoln tomba,
Auront souillé ses plis d'une tache de fange.

Cette fange l'aura pour toujours maculé ;
Et, tandis qu'on verra sous la tache profonde
Pâlir les astres d'or dont il est constellé,
Les couleurs de l'Espagne éblouiront le monde.

Et bien haut, au-dessus des noirs événements,
Au-dessus des combats, au-dessus des armées,
Au-dessus des remparts et des flots écumants
Enveloppés encor de sinistres fumées,

Au-dessus des obus et des mares de sang,
Au-dessus des clameurs farouches de la haine,
Brillera pour toujours un nom resplendissant,
Et ce sera le vôtre, auguste souveraine !

Québec, 1er juillet 1898.





Québec, Imprimerie Léger Brousseau.


Imp L. BROUSSEAU